

# PRIX DES JEUNES ÉCRITURES

## LES LAURÉATS



AUF 



shortédition

# LE CONCOURS

---

Le Prix des jeunes écritures, **mené par Radio France Internationale, l'Agence Universitaire de la Francophonie et Short Édition**, s'est ouvert le 20 avril 2021.

Ce Prix est destiné à encourager l'écriture de récits courts d'expression française. Il s'adresse aux étudiant.e.s des 1007 universités et établissements membres de l'AUF dans 119 pays.

Les participant.e.s de cette troisième édition devaient écrire une fiction, en langue française, de 8000 caractères maximum commençant par l'incipit : « Moi je suis différent(e). Je l'ai toujours été. Pour ma mère, c'est comme si j'étais un(e) extra-terrestre. », extrait des *Impatientes* (Édition Emmanuelle Collas) de Djaili Amadou Amal, Prix Goncourt des lycéens 2020 et présidente du Jury de cette édition 2021.



# Renaissance

Pierrie Ahn Fenelon

Haiti

Moi je suis différente. Je l'ai toujours été. Pour ma mère, c'est comme si j'étais une extra-terrestre. Mais ne pas avoir sa place parmi ceux qui traînent sur un monticule de terre ne semble pas si terrible, quand on a toute la mer pour patrie...

Si je pouvais redéfinir moi-même proprement les termes, je dirais qu'ils étaient semblables entre eux ; pas que j'étais différente. Ce sont eux, qui ne me ressemblaient en rien, qui n'avaient ni ma fougue ni ma hardiesse.

Aux premiers rayons du soleil à travers la grande bleue, il fallait être déjà debout, réaliser les brasses salutaires du matin, afin de remercier le jour d'avoir mis un terme à une nuit de plus ; dans nos croyances cela signifiait que la fin du monde était encore loin.

Dans cet ordre précis, il fallait laisser passer d'abord les baleines, immenses et gracieuses. Puis venait le tour des tortues de mer, accompagnées des mollusques. Après, dans un torrent arc-en-ciel pleuvait tout un banc de poissons divers, multicolores, les uns plus gais que les autres. Et enfin, le défilé des sirènes, en rangs bien ordonnés, depuis notre grotte littorale jusqu'au récif de corail, sans oublier de toujours lancer le premier coup de nageoire de gauche à droite. Toujours ! Ceci, s'orchestrant avec la plus parfaite harmonie dans le bleu azur et salé d'une mer qui s'éveille.

« Tiens-toi droit sur ta queue ! » entendais-je ronchonner ma mère tous les matins. « Hauts les fronts ! » Tous, sans exception, se livraient avec grâce et zèle à cette abominable mascarade matinale. Et pour clôturer le spectacle, il fallait des heures afin de récolter assez d'algues pour les repas de la journée. N'en avaient-ils pas marre ? Dès que j'ai atteint la puberté, je me suis soustraite à ces activités. Mon comportement rebelle avait fini par creuser un fossé d'abord entre ma mère et moi, puis entre les autres sirènes et moi. La différence, ça faisait peur. Ils ne me ressemblaient pas, alors ils m'avaient chassée.

Je me plaisais mieux dans mon coin de mer, à onduler ma queue massive avec mollesse, ma belle brosse sertie de pierres précieuses en main, coiffant langoureusement ma chevelure foisonnante. Je m'étais dégotté un espace retiré, profond, non loin du récif, où je pouvais me blottir dans la cale d'un vieux navire qui avait coulé. Il était massif. Magnifique. Il portait bien son nom, « La Santa Ma... », imprimé sur son flanc. La Santa Madonna ? Santa Marianna ? Santa Maria ? C'était tout ce qui était lisible : « La Santa Ma... » Le reste avait été effacé, et détruit. Je me demande quelle aventure ébouriffante il avait vécue, ce bateau... Sur sa proue se dressait un magnifique tronc de femme ; elle avait le port altier, le bras fermement dressé et les cheveux figés dans le sens du vent. Parfois, je tentais de lui parler, pour connaître son histoire, mais elle gardait pour elle le secret de son éternité, le regard perdu dans le lointain.

Le temps s'écrasait lourdement, comme des vagues, lorsque je me cachais dans ce havre. Je me contentais d'avalier ce qui me tombait sous les nageoires : de petits crustacés, des vers, parfois même des crevettes cachées çà et là dans la cale du bateau. Mais pas d'algues. Je ne supportais plus ce goût végétal qui signait en lettres amères l'existence morne et monotone d'une sirène. Il devait y avoir autre chose que de simplement exister. Et une nuit, je l'ai découvert.

La grande bleue était entrée dans un profond sommeil ce soir-là. Nuit d'encre sur terre, et sous mer. Seule la lueur lointaine d'une lune timide glissait à la surface presque immobile de l'eau, grain de clarté dans ma nuit salée.

Pas un seul petit poisson en vue. Tout dormait. Sauf ceux d'en haut...

Je sentis tout à coup un appel. Venu d'en haut. Il était puissant. Comme un coup de poing sur le cœur. Il dominait presque ma propre volonté. Je perçus, de plus, une senteur métallique, délicieuse, nouvelle, que je ne connaissais pas. Je partis en flèche vers cet appel, fendant la mer. Je sortis prudemment la tête de l'eau, éblouie par de mystérieux cantiques émis au son tribal du tambour, par une foule de terrestres agités, vêtus de blanc. L'un d'entre eux m'aperçut et s'écria :

— La voilà... L'esprit de l'eau ! Elle nous a entendus !

Disant cela, il saisit une coquille de lambi vide et se mit à souffler de toutes ses forces. Un son envoûtant me fit frissonner et m'incita à me révéler alors en entier à eux, dressée sur ma grande queue émeraude scintillante, des guirlandes de perles à ma ceinture. Ils étaient nettement plus petits que dans mes souvenirs, ces terrestres. Silence de plomb. Ils s'agenouillèrent tous. Sauf, un, dans l'eau jusqu'à la taille, qui semblait m'implorer en geignant. Il était retenu par de lourdes chaînes. À le regarder, je compris qu'il avait été battu. L'odeur métallique se fit plus forte, plus insistante. Je m'approchai alors de lui, cherchant en humant la source de ce fumet enivrant qui m'avait tirée hors de mon trou. Les yeux rivés sur son poignet dégoulinant, je découvris alors cet élixir rouge et palpitant qui me chatouillait les branchies depuis les profondeurs.

— Quel est ton nom, esprit ?! me cria-t-on.

— Je suis Simbi, répondis-je.

— Accepte notre sacrifice, maîtresse des eaux, et redonne-nous la pluie !

Comment ? Je n'étais qu'une simple sirène. Quel pouvoir avais-je sur la nature au point de lui extraire à moi seule la pluie ?

Je n'avais jamais touché à un cheveu d'un terrestre ; mais le temps de reprendre mes esprits, il ne restait plus que des chaînes rougies par le festin dont je venais de jouir. J'avais croqué à maintes reprises, tandis qu'une explosion de saveurs nouvelles me faisait vibrer de mes griffes jusqu'à la pointe de ma queue. Je léchais allègrement mes doigts, mes bras, mes lèvres. J'en voulais encore, j'en voulais plus... Je m'approchai du rivage, faisant signe aux autres terrestres de me rejoindre dans l'eau écarlate...

Un éclair parcourut le ciel à toute allure. Et les nuages se mirent à pleurer la naissance d'un monstre marin...

# L'art de la vie et de la réussite

Sékou Oumar SYLLA

République de Guinée

Moi je suis différent. Je l'ai toujours été. Pour ma mère, c'est comme si j'étais un extra-terrestre. Elle pense, depuis toujours, qu'elle m'a mis au monde pour briser la chaîne de la pauvreté dans notre grande famille majoritairement peuplée d'agriculteurs et d'illettrés. Mon professeur du primaire aussi y croyait dur comme fer. Comment pouvaient-ils penser la même chose à mon sujet ? Voulaient-ils tout simplement me pousser à me surpasser ? Je ne sais pas. Avaient-ils lu mon avenir dans une boule de cristal ? Je l'ignore. Peut-on donner un sens à tout cela ? Est-ce que la vie a un sens ? N'est-ce pas à nous de lui en trouver un ?

Né sans cuillère d'argent dans la bouche, en République populaire et très très démocratique des Rivières du Sud, je deviens assez vite maître dans l'art de la débrouillardise. À partir de douze ans ou treize ans peut-être, j'analyse les besoins de mon quartier et mets sur pied un petit commerce de vente de bougies et d'allumettes pour pallier au manque d'électricité ; je donne des cours à domicile aux jeunes gens de niveau d'étude inférieur au mien ; je ramasse du bois et collectionne des morceaux de fer et d'aluminium pour ensuite les revendre. Le but est clair : me faire un peu d'argent pour m'acheter des livres, m'abonner aux bibliothèques les mieux dotées en ouvrages de la ville de *Nakry* et aider financièrement mes parents.

Chez nous, aider les parents c'est chercher leur bénédiction. Et cette bénédiction est tout aussi importante que la richesse. Pourquoi ? La richesse sans une once de bénédiction, c'est comme un gratte-ciel sans réel soubassement : elle est très fragile et peut s'écrouler à tout moment.

Je pars chaque semaine à la bibliothèque française de *Nakry*. Et lorsque je n'ai pas d'argent pour le transport, ce qui est assez souvent le cas, je marche près de neuf longs et fastidieux kilomètres aussi bien à l'aller qu'au retour. Mais je ne me plains pas du tout. Je suis toujours euphorique à l'idée d'y aller et d'avoir accès à tous ces ouvrages que je ne peux m'acheter avec des espèces sonnantes et trébuchantes.

J'y vais pour emprunter des livres et me plonger dans des œuvres de tout genre : romans, économie, histoire... Aussi, de temps à autre, je cherche à trouver des éléments de réponse aux deux questions quasi existentielles qui m'obsèdent : pourquoi certaines personnes réussissent-elles leur vie mieux que d'autres ? Comment se fait-il qu'à ressources égales, certains pays s'en sortent mieux que d'autres ? Bien malin qui peut répondre à ces interrogations !

La connaissance, pour moi, est le seul outil dont je dispose pour changer ma condition précaire. Elle n'a pas de prix. Et même si elle en a un, elle coûte certainement moins cher

que l'obscurantisme !

Je me perds. Revenons à nos moutons !

Un vendredi après-midi, alors que je suis assis dans la grande salle de lecture de la bibliothèque française, la pluie menace sérieusement de tomber. Chacun, dans la salle, se précipite pour rentrer chez lui en taxi, en transport en commun, ou en voiture personnelle. Pour moi, c'est différent. Je n'ai pas un centime sur moi. Je suis venu à pied. Je vais rentrer à pied. Je me résigne donc à rester dans la salle de lecture, croisant les doigts pour que ce mauvais temps passe rapidement afin que je puisse rentrer à la maison.

La salle est vide. On peut entendre le vacarme des gouttes de la pluie torrentielle qui s'abat sur la ville. Des éclairs jaillissent avec force. La peur me gagne, mes maux de ventre refont surface.

Et soudain, un éclair plus intense que les autres jaillit. Une des fenêtres de la salle se brise. Pendant que je m'apprête à prendre mes jambes à mon cou, je vois un étrange personnage venir vers moi. C'est un vieil homme un peu courbé sous le poids de l'âge, avec sa barbe qui lui descend jusqu'à la taille. Il porte un costume tout blanc et doit être sexagénaire ou peut-être octogénaire, je ne sais pas. Je n'ai pas le compas dans l'œil. Plus il avance vers moi, avec un pas assuré et un regard imperturbable, plus je sens ma respiration s'accélérer, mes yeux s'écarquiller et des sueurs froides couler le long de mon visage. Il arrive à la table où je suis assis.

— Bonsoir jeune homme, dit-il d'une voix apaisante et rassurante.

— Euh, bonjour vieux père... Enfin, bonsoir, monsieur, ai-je répondu, tremblotant.

Que me veut cet inconnu ? me suis-je dit intérieurement. Tout d'un coup, il pose sa main sur mon épaule. À cet instant précis, mes émotions prennent le pas sur ma raison.

— Je m'appelle Ange, Ange Lee. Je suis envoyé par Dieu là-haut pour t'aider, précise-t-il.

— Moi c'est Kaly Ba. Je suis lycéen et passe le Baccalauréat l'année prochaine, ai-je enchaîné sur un ton qui cachait mal mon double sentiment de peur et de surprise du moment.

— Rassure-toi, je ne te veux que du bien. En réalité, depuis trois ans maintenant, je te vois toutes les semaines ici, à la bibliothèque. Ce faisant, primo, je tiens à saluer ton courage et ton sérieux. Secundo, j'ai un précieux présent pour toi. Tertio, ne parle jamais de notre rencontre à quelqu'un, sinon personne ne te croira. On est bien d'accord ?

Je hoche la tête en signe d'approbation.

Il ouvre sa mallette blanche. J'y vois un livre et une quantité effrayante de billets de banque neufs. Il sort le livre et referme la mallette. Le titre de l'œuvre est éloquent : *L'art de la vie et de la réussite. Tout ce que vous n'apprendrez jamais à l'école*. Ma curiosité est piquée au vif. Monsieur Ange Lee me fixe du regard.

— Kaly, j'ai dans ma main droite une grosse mallette remplie d'argent. Et dans ma main gauche, ce vieil ouvrage qui date de plusieurs siècles. Bien des leaders et grandes personnalités de ce monde l'ont certainement déjà lu. Dans ma famille, ce livre est transmis de génération en génération. Plus important encore, toutes mes grandes réalisations et toute ma fortune, estimée à plusieurs milliards de nos francs, ont pour source les enseignements tirés de ce vieux bouquin. Il est temps pour moi de le léguer à

quelqu'un d'autre. Mais je n'ai malheureusement pas d'enfant, donc pas d'héritier. Ma proposition est simple : tu peux choisir ce livre ou uniquement choisir la mallette d'argent et améliorer ta vie avec.

Pendant que je tente d'opérer un choix, un enseignement de mon père me traverse l'esprit : « Tout acte intelligent doit tenir compte du futur », aime-t-il à me répéter bien souvent. Je fais vite mon choix. C'est une décision grave, mais je l'assume.

— Je prends le livre, dis-je avec un peu d'hésitation.

— D'accord, jeune homme. C'est très bien ! Maintenant je vais devoir te quitter. Bonne chance dans ta quête.

Il me tend le livre que je m'empresse, en quelques secondes, de ranger dans mon cartable. Quand je me retourne pour le remercier, monsieur Ange Lee n'est plus là. Aucune trace de lui !

— Quel événement surréaliste, ai-je murmuré.

Entre-temps, dehors, le temps est redevenu beau. Je rentre à la maison. Dans les semaines suivantes, le mystérieux ouvrage devient mon livre de chevet. Je le lis, le relis, le résume, le décrypte, le chantonne.

Fort des enseignements que j'en retire, l'année d'après, je passe le bac que je décroche avec brio. Mieux encore, je finis parmi « les premiers de la République » dans les sciences-mathématiques-compliquées. Ce qui me donne droit à une bourse méritocratique pour étudier dans un pays arabe. De là, je réussis les concours les plus prestigieux et accède à de grandes écoles. Ensuite, je prolonge mes études dans une contrée lointaine, chez le *Toubab tout blanc*, où je travaille avec l'un des plus importants organismes mondiaux de lutte contre la pauvreté.

En deux ans, mon salaire est quasi équivalent à ce que mes parents ont gagné pendant toute leur vie de travail acharné.

Comme quoi, on n'a pas forcément besoin de naître sous une bonne étoile pour aller très loin dans la vie. La pauvreté est d'abord mentale, la prospérité aussi !